Dynamiques de sens et implication de l'évènement : le cas d'un groupe d'exilés dans les marges

*Dynamics of meaning and involvement of the event: the case of a group of exiles
in the margins*

Mike Gadras

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsvives/5378>

DOI : 10.4000/questionsvives.5378

ISSN : 1775-433X

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2020

ISBN : 978-2-912643-58-2

ISSN : 1635-4079

Référence électronique

Mike Gadras, « Dynamiques de sens et implication de l'évènement : le cas d'un groupe d'exilés dans les marges », *Questions Vives* [En ligne], N° 34 | 2020, mis en ligne le 18 décembre 2020, consulté le 11 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsvives/5378> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsvives.5378>

Ce document a été généré automatiquement le 11 octobre 2021.

Questions Vives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Dynamiques de sens et implication de l'évènement : le cas d'un groupe d'exilés dans les marges

Dynamics of meaning and involvement of the event: the case of a group of exiles in the margins

Mike Gavras

Introduction

- ¹ Le 30 juillet 2010, la Préfecture de police du département de la Seine-Saint-Denis ordonne l'expulsion des occupants d'un « squat d'habitation » (Bouillon, 2003) situé dans la rue des Sorins au centre de la commune de Montreuil. Il s'agit d'un bâtiment abandonné dans lequel des exclus, des travailleurs déclassés et des exilés se sont réfugiés pour échapper à l'épreuve limite de la rue. Cet évènement débouche sur la dispersion d'un tiers de ces occupants (en partie dans d'autres squats) et le regroupement de quelques 200 personnes acculées au désespoir d'une radicale dégradation de leurs conditions de vie déjà très précaires. Majoritairement originaires de l'Afrique sub-saharienne, les femmes, les hommes et les enfants regroupés dans le square jouxtant la mairie de la commune ont en commun d'être des étrangers, dont le défaut de titre de séjour délégitime par avance leur présence et les expose à une probable expulsion. En dépit de ce risque, des dizaines de tentes de fortune se dressent, des mini-réchauds sont bricolés pour cuisiner ; un « camp urbain » s'établit (Agier, 2013). Dans l'espoir de voir sa situation évoluer positivement, cette « communauté de l'instant et communauté de la survie » (2013, p. 21) réagit à cette situation en mettant en scène la dramatisation de son propre drame (Blin, 2010), c'est-à-dire en organisant des manifestations publiques dont la portée des effets sur les décisions de l'Etat reste très limitée (Blin, 2010). Plusieurs semaines après leur installation dans ce « non-lieu¹ » de l'exil (Augé, 1992), ce groupe d'étrangers est refoulé par les forces de l'ordre sur la voie publique. Ce nouvel évènement intervient au début de l'automne et est à l'origine

du repli collectif qui s'organise dans un stade de foot, où les conditions de vie y demeurent particulièrement rudes et déshumanisantes.

- 2 C'est à la faveur d'un préavis de tempête, lancé sur l'ensemble du département par le préfet de la Seine-Saint-Denis en février 2011, que la maire de Montreuil propose une mise à l'abris temporaire de ces étrangers dans les bâtiments d'une ancienne usine désaffectée. Ce sont alors 192 hommes², tous originaires de l'Afrique subsaharienne (Côte d'Ivoire, Mali, Guinée, Centrafrique, etc.), qui l'investissent. Ils sont âgés de 18 ans à 60 ans environ. Leurs récits d'expérience dépeignent une hétérogénéité de parcours migratoires et de motivations personnelles. Si chacun d'eux poursuit ses objectifs personnels, ils se confrontent cependant à des difficultés similaires en raison du fait qu'ils sont en situation dite irrégulière en France et qu'ils partagent les mêmes réalités sociales et matérielles.
- 3 Pour ces derniers, l'occupation de ce refuge représente une reconnaissance symbolique de leur présence sur le territoire français, mais aussi une étape transitoire vers la réalisation de leurs projets individuels. Or, la situation perdure et semble être complètement figée ! Dix ans se sont écoulés depuis l'évènement inaugural à la faveur duquel le groupe³ des Sorins réalise son installation dans ce lieu, réclame sa régularisation collective, et ce tout en aspirant à rejoindre le « commun des vies ordinaires » (Le Blanc, 2010).
- 4 Or, depuis cet évènement le groupe des Sorins vit à *la marge*⁴ du commun des vies ordinaires. Et la relative passivité de la puissance publique ne vient remettre en cause ni le risque d'expulsion qui menace de s'abattre de nouveau sur ce groupe, ni même le risque d'expulsion du territoire national qui pèse sur chacun de ces individus. En effet, en cas de contrôle de police ceux-ci seraient renvoyés devant la Justice *in qui in fine* à pourrait prononcer une décision de relaxe ou une mesure d'éloignement au moyen d'une obligation de quitter le territoire (OQTF). Cet évènement ne semble pas avoir non plus d'incidence sur les conditions de vie déshumanisantes qui constituent les soubassements de la vie quotidienne de ces exilés, depuis *les marges*. Mais de quoi alors cet évènement est-il le signe ? Comment comprendre le sens de cette situation ? Comment penser le surgissement d'un pareil évènement ? Que peut vouloir signifier une pareille situation ? Que nous montre cet évènement en tant que signification ?
- 5 L'objectif de cette contribution est de saisir depuis une approche phénoménologique de l'évènement ce que révèle en tant que signification le contexte de vie dégradée de ce groupe d'exilés. L'enjeu consiste ici à mettre en lumière le sens de l'expérience – de l'épreuve – de ces exilés dans une perspective « événementiale », c'est-à-dire à partir d'une analyse de l'évènement en tant que phénomène temporalisant et signifiant (Romano, 2018).
- 6 Notre démarche consiste à réaliser une herméneutique de l'évènement à partir de ses déterminations phénoménologiques (Gadras, 2017 ; Romano, 2018). L'herméneutique peut être définie comme une « science des significations intersubjectives et communes incorporées aux réalités sociales »⁵. Cette approche de la science par un mode sensible requiert « [la sensibilité] et la compréhension nécessaire pour pouvoir effectuer les lectures par lesquelles nous expliquons la réalité concernée, et en saisir le sens » (Thouard, 2011, p. 108).
- 7 Cet article s'inscrit dans le prolongement de notre recherche doctorale (2012-2017 ; Gadras, 2017) et se réalise pour l'essentiel à partir d'une réappropriation des matériaux

ethnographiques (entretiens, observations) recueillis dans ce cadre. La démarche s'articule autour de trois volets. Le premier a pour objectif de présenter de manière non exhaustive quelques repères théoriques sur la notion d'évènement et débouche sur la mise en perspective des déterminations phénoménologiques de l'évènement à partir de l'étude philosophique de Romano dans *L'évènement et le temps* (2018). Le deuxième a pour objectif de présenter une herméneutique de l'évènement sur deux perspectives : d'une part l'interprétation de l'évènement dans sa dimension intra-mondaine à travers les faits, les possibilités d'être et de faire qui résultent de l'expérience sensible de soi et du monde ; et d'autre part de présenter l'évènement comme *evènementiale*. C'est à dire l'interprétation de l'évènement dans sa dimension historicisante en tant qu'il déborde de lui-même – se devance et s'appréhende rétrospectivement. Depuis un angle anthropologique, le troisième volet aborde la place du sujet dans les marges à la faveur d'une approche critique en éducation axée sur la portée formative d'un monde ambiant où s'élaborent des altérités radicales, c'est-à-dire des manières de considérer le *souffrir* dont l'être peut pâtir comme un composant de la norme sociale.

1. D'une herméneutique de la parole à l'évènement

- 8 La réalisation du présent article s'appuie sur la réalisation d'une enquête ethnographique menée durant 5 ans auprès du groupe des Sorins, dans la cadre de ma thèse doctorale (2012-2017).
- 9 La thèse a poursuivi un double objectif : produire de la connaissance sur les formes de recomposition sociale dans la marge et sur les processus de subjectivation de l'expérience de la migration irrégulière, dans le contexte de la région parisienne. Partant d'un questionnement d'ordre philosophique (qu'est-ce que vivre fait à l'homme dans ces conditions spécifiques d'existence ?), la thèse s'est intéressée à la manière dont ce groupe d'exilés faisait l'expérience de ces conditions de vie, et ce dans une perspective individuelle et collective (comment un individu/un groupe construit-il son rapport à l'expérience ?).
- 10 Suivant l'hypothèse selon laquelle il s'opère dans « le parler » (Heidegger, 1927) une parenté sémantique entre l'expérience vive et la parole vive (Ricœur, 1975), c'est-à-dire un lien étroit entre ce qu'un individu dit à propos de sa vie et la manière dont il l'éprouve (en fait l'épreuve), la démarche ethnographique et herméneutique de l'étude visait autant à prendre en compte les cadres et les conditions objectives de réalisation de l'expérience d'un « ici et maintenant » que le point de vue singulier des exilés eux-mêmes à propos de celle-ci.
- 11 La démarche herméneutique de l'étude au travers de son approche anthropo-philosophique (Honoré, 2005) et biographique (Delory-Momberger, 2009) consistait ainsi à produire une *épistémologie du sujet*. Cette dernière étant conçue comme un processus de mise en intelligibilité de la dimension sensible, hétéroclite et structurante des « réalités » (comprises comme des affections du corps et des modes du penser) qui façonnent l'expérience humaine et lui confèrent sa singularité.
- 12 Méthodologiquement, l'étude reposait essentiellement sur le recueil d'observations directes qui ont été annotées durant 4 années dans un carnet de terrain⁶, la participation du chercheur à des conversations de terrain, la réalisation de plusieurs séries d'entretiens ethnographiques avec des exilés (28 entretiens approfondis), mais aussi sur l'exploitation d'un recueil de traces administratives relevant de la gestion de

la vie collective et de démarches individuelles (règlement, statut, courriers officiels, communication avec les habitants du quartier, documents adressés à la Préfecture, etc.).

- 13 Sur un plan opérationnel, notre méthode d'analyse des données s'est inspirée du principe d'application de l'arc herméneutique (Ricœur, 2013). Ce dernier s'articule autour de trois étapes qui inclut, « l'explication », « l'interprétation » et « la compréhension » comme les parties d'un même tout.
- 14 Notre appropriation personnelle de ce principe s'est traduite de la manière qui suit :
- 15 L'explication – cette première étape a consisté à analyser les contextes et les cadres d'expérience des exilés à partir des différents apports de la littérature scientifique (notamment, la sociologie et l'anthropologie) afin d'en comprendre les conditions objectives de réalisation (voici ce qui est en jeu et ce qui se joue dans la relation sociale).
- 16 L'interprétation – cette deuxième étape visait à prendre en compte le point de vue des acteurs en ce qui concerne leurs propres expériences en question, et ce tout en accordant une attention spécifique à la dimension sensible de leur expérience, c'est-à-dire à ses effets sur le sujet et ses conséquences sur son activité. Cette démarche d'analyse a été réalisée au moyen d'une « herméneutique de la parole » (Gadras, 2017, 2018, 2019) dont les soubassements théoriques se fondent notamment sur les apports de Heidegger (1957, 1959), Honoré (2005) et Macherey (1995). Cet outil d'investigation a été conçu à l'occasion de l'élaboration de la thèse.
- 17 D'un point de vue épistémologique, cette étape de l'analyse repose sur « Les figures de la capacité de l'homme capable » qui, chez Ricœur (2004), s'incarnent dans la capacité de « dire », de « faire » de « raconter » et de se reconnaître comme étant l'agent d'une action (l'imputabilité). Il convenait ainsi de chercher à déterminer les modes de re-description de l'action dans le discours (Ricœur, 1986) d'un sujet-parlant et d'en explorer les caractéristiques sensibles qui en dérivent (dans le parler de la parole) et leurs références.
- 18 La compréhension – cette troisième étape devait permettre d'élaborer une approche critique et sensible de l'ensemble du matériau analysé et d'en dégager des perspectives de résultats.
- 19 Cette étape permet aussi de mobiliser de nouvelles perspectives d'approches théoriques afin d'enrichir l'analyse et la compréhension de son objet de recherche. A cet égard, nous poursuivons notre réflexion sur les notions de parole et d'invivabilité dans leur rapport à l'expérience sensible du sujet. Dans d'autres cas de figures, le travail herméneutique pourrait être renvoyé à des concepts tels que la langue, l'éducation, la culture, l'histoire, l'évènement, etc.
- 20 Dans sa méthodologie générale, la démarche d'analyse empruntée dans cette étude s'inscrit dans le prolongement des principes énoncés ci-dessus. Il est ici question d'aborder la situation sociale de ce groupe d'exilés en mobilisant la notion d'évènement comme un analyseur de l'expérience, et ce en vue de dégager des perspectives de réflexion sur les significations sociales qui entourent cette forme d'existence dans les marges.
- 21 Notre activité de distanciation critique se situe à la fois sur un plan épistémologique et politique. Celle-ci est rendue possible, non seulement par le recours à de nouveaux outils théoriques, mais aussi grâce à l'élan vers lequel se tourne la conclusion notre

réflexion en ce qui concerne notamment la portée et les implications de cette étude en matière d'éducation⁷.

2. De la notion d'évènement

2.1. Quelques repères préalables

- 22 Ce propos liminaire ne vise pas à rendre compte de manière exhaustive des différents cas d'usage du concept d'évènement dans les sciences sociales. Il se borne à présenter quelques jalons pour faciliter la compréhension de différentes acceptions qui devraient permettre aux lecteurs de se repérer dans notre propos.
- 23 Dans un numéro thématique portant sur l'évènement, Edgard Morin (1972) relevait par ce constat le faible intérêt des sciences humaines et sociales pour ce dernier concept : « l'évènement a été chassé dans la mesure où il a été identifié à la singularité, la contingence, l'accident, l'irréductibilité, le vécu » (1972, p. 6). Pour l'auteur, « le rejet » initial de l'évènement dans les Sciences pourrait s'expliquer par les problèmes épistémologiques que soulèvent « l'aléa » (et les risques qui l'accompagne) dans une démarche de rationalisation scientifique. Ce report de la question néanmoins semblait déjà annoncer son propre retour puisque « de toutes façons, la vie se présente à nous non seulement comme phénomène évènementialisé, mais aussi comme système évènementialisé où surgit l'aléa » (1972, p. 11). Suivant ce point de vue, la question est incontournable, voire même pressante.
- 24 De son exposé ressortent deux caractéristiques majeures de l'évènement : une « ontologie spatiale » et une « ontologie temporelle » (1972, p. 17). De par son ontologie spatiale l'évènement recèle une certaine ambivalence car il s'agrège nécessairement, dans sa « matérialité », à un « élément » qui relève nécessairement d'un milieu déterminé, c'est-à-dire d'un certain ordre de choses et de faits. Il n'y a pas de « pur » évènement, nous dit l'auteur, qui ne soit lié à l'historicité d'une interaction. Par ailleurs, Morin précise que de par son ontologie temporelle l'évènement se donne à voir aussi dans le caractère modificateur de ses modes de manifestations quant à un rapport au temps ; il se déploie au travers de perturbations, de modifications, de régressions/progressions, etc. (1972, p. 17). Bien que les propriétés « hétérogénéisante » (1972, p. 18) de l'évènement rendent ce concept difficile à circonscrire dans une définition univoque, l'évènement permettrait toutefois d'éclairer (en partie au moins) la complexité de l'essence temporelle qui compose le social, en appréhendant la société humaine comme un « système » générateur d'aléas et porteur en même temps du ferment de ses inéluctables transformations (1972, p. 18).
- 25 Depuis ces trente dernières années, le concept d'évènement est mobilisé dans de nombreux domaines de recherche au sein des sciences humaines et sociales, notamment dans les études littéraires, l'histoire, la sociologie et les sciences de la communication (Prestini, 2006). Pourtant, l'évènement continue à poser des problèmes aux sciences sociales (Bensa & Fassin, 2002) en raison du fait que la temporalité reste une réalité difficile à appréhender. Pour ces sociologues, l'évènement permet de s'intéresser à la singularité qui constitue son avènement sans pour autant en venir à renier le « système » dans lequel il fait irruption, mais pour le déborder ; l'enjeu consistant ainsi à tenter de saisir la complexité de l'historicité d'un monde constamment en transformation.

- 26 Dans les démarches empiriques de types ethnographiques, l'évènement s'affilie à l'expérience des acteurs par le prisme de la perception sociale qu'ils en ont, alors « c'est en tant qu'action qu'il faut le saisir, c'est-à-dire selon une logique de situation qui prenne en compte comment il montre et établit autre chose que ce à quoi chacun était encore habitué » (Bensa & Fassin, p.15). De l'évènement résulte une implacable redistribution du sens qui apparaît dès lors comme la contrepartie de sa « composante créatrice » (Ricœur, 1992), car l'évènement se détache du fond de l'expérience de l'être humain et le concerne non seulement par la « rupture d'intelligibilité » (Bensa & Fassin) qu'il induit, mais aussi du fait des réalités et les réalisations qui en dérivent.
- 27 Suivant ce point de vue, la texture de l'évènement dans sa portée sémantique renvoie à un travail de (re)construction du sens – un *travail biographique*⁸ réalisé chemin-faisant, c'est-à-dire à l'aune des situations, des faits, des illusions, des désirs, etc. qui façonnent le regard d'un individu sur son vécu.
- 28 Dans son acception la plus commune, la notion d'évènement désigne les péripéties, les catastrophes, les rencontres, les mésaventures, les opportunités, etc. qui font irruption dans la vie des personnes et des sociétés en provoquant, par ce déplacement de l'ordre ordinaire, des ruptures d'intelligibilité avec lesquelles s'ensuivent des questionnements, des réinterprétations de sens et de possibles réinventions sociales. Or, Schmitz (2008) démontre que les événements migratoires – en dépit des drames, des violences et des souffrances humaines qui les accompagnent – ne suscitent pas nécessairement de remise en question des cadres d'interprétation à travers lesquels les instances médiatiques et/ou politiques analysent les phénomènes liés à l'immigration dite clandestine notamment.
- 29 Schmitz relève ainsi deux formes de représentation dominante de la migration s'inscrivant dans un rapport dialectique qui se compose, d'une part, de la morale humanitariste, c'est-à-dire les régimes d'apitoiement fondés sur « une victimisation des migrants renvoyant à une vision misérabilisme de la migration » (2008, p. 5), et, d'autre part, de l'optique sécuritaire (Gabrielli, 2007), qui englobe les politiques de renforcement du contrôle des flux migratoires et le déploiement de ses multiples déclinaisons – « la criminalisation des passeurs » (Schmitz, 2008, p. 5), des migrants et des personnes voulant leur porter assistance, l'émergence et l'accroissement des centres de rétention dans l'U.E, « la chasse aux sans-papiers » (Bourgoing, 2013), etc.
- 30 Ces deux perspectives ont en commun le déni de la reconnaissance (Honneth, 2006) des capacités des sujets et des intentionnalités qui sous-tendent leurs modes d'agir. Un déni porteur de « la violence épistémique » (Tanabe, 2019) privant (même involontairement) les personnes concernées de la possibilité d'une autodéfinition ou d'une autoreprésentation de leurs vécus de l'expérience et de leurs propres situations de vie.

2.2. Perspectives pour une herméneutique de l'évènement

- 31 Le travail herméneutique exposé ci-après prend appui sur les apports philosophiques de Romano (2018). La démarche trouve comme fil conducteur les trois déterminations phénoménologiques de l'évènement.
- 32 Son opérationnalisation trouve comme point de départ la situation du groupe d'exilés évoqué ci-dessus. Le premier et le deuxième mouvement d'interprétation (1- le jaillissement et 2- l'évident d'une évidence mémorielle) se déploient dans le contexte immédiat du terrain d'enquête. Le troisième mouvement s'opère à la faveur d'un

détour herméneutique (3- l'évènement en sursis de son propre sens) visant à mettre en lumière la teneur événementiale de l'évènement, c'est-à-dire sa caractéristique temporalisante et transcendante.

- 33 Dans sa phénoménologie de l'évènement, Romano (2018) étudie le caractère temporalisant de l'évènement. Il montre notamment dans son développement philosophique que l'évènement dans ses différentes formes de manifestation « est » essentiellement temps. À cet égard, il précise que l'intratemporalité de l'évènement – la temporalité propre à son essence même – trouve comme corrélat immédiat l'expérience humaine. Le philosophe rappelle par là-même le primat du temps sur l'expérience humaine, car le temps est la puissance avec laquelle l'être s'ouvre au monde, c'est-à-dire à la possibilité même d'appréhender son être-au-monde et d'expérimenter des événements. Par conséquent, une herméneutique de l'évènement implique d'opérer une distinction entre l'évènement en son mode originaire (son essence) de l'évènement en son mode originel. La réduction phénoménologique de l'évènement (Romano, 2018) montre qu'en son mode originaire l'évènement apparaît d'abord comme puissance de temporalisation du temps.

[L'évènement] n'est pas d'abord présent (comme fait), pour se différer ensuite (comme événement), mais il déborde originairement le fait de son effectuation en tant qu'il se précède lui-même, est prospectif, ouvre un avenir, et se reçoit lui-même de cet avenir qu'il ouvre, depuis lequel et par lequel il apparaît après coup dans la « présence » qui est la sienne : qui implique qu'il « est » originairement temps : (2018, p 168).

- 34 Ainsi, l'évènement en son mode originaire est ce qui fait que ce qui se donne se donne ; il survient ou advient et se donne comme tel, c'est-à-dire indépendamment de la nécessité et des contingences : il n'y a point de causes à la racine de l'évènement.
- 35 En son mode originel, l'évènement fait irruption dans l'ordre mondain ; il se rapporte en tant que tel à des occurrences ontiques de la vie intramondaine – quelque chose est arrivée et s'inscrit dans un complexe de contingences (en *tel* lieu, circonstance, action, personnes, etc.). Selon ce mode, la temporalisation du temps par l'évènement s'intrique à l'expérience humaine, c'est-à-dire à la vie sociale des individus, à leurs histoires, leurs situations, à d'autres événements, etc.
- 36 Au fil des développements de son étude, Romano analyse une *triple détermination phénoménologique* (2008, pp. 169-179) de l'évènement :
- 37 En premier lieu, l'évènement se manifeste sous le trait d'un « absolument nouveau » :
- 38 « Tout événement est jaillissement : il survient avec le caractère d'un commencement absolu. (...). Cette absolue nouveauté signifie que l'évènement surgit de rien, qu'aucune possibilité ne lui préexiste, mais qu'il préexiste à sa propre possibilité qu'il ouvre lui-même en survenant » (2008, p. 169).
- 39 Autrement dit, l'évènement se manifeste à l'expérience humaine comme « surgissement » imprévu et imprévisible. Il se donne à voir que lorsqu'il s'est déjà produit et porte en lui-même les ferments des possibilités qui en découlent. Il se précède à lui-même et annule les conditions de possibilité de sa propre émergence dans son irruption, c'est en ce sens que l'évènement est d'abord temporel (puissance de possibilisation d'un possible) avant de surgir (de se révéler) dans un certain ordre du monde comme nouveauté absolue.
- 40 En second lieu, l'évènement « apparaît évident d'une évidence » (2008, p. 176) de l'après coup nécessaire à l'identification de son caractère nouveau, au sens où l'évènement

précède la possibilité de son expérience dans l'horizon du monde tout en se donnant comme telle.

« C'est parce que l'évènement n'est accessible en tant que tel que selon un sursis et un décalage originaires, de sorte que c'est seulement "plus tard", selon un a posteriori nécessaire, qu'il acquiert, rétrospectivement le sens qui était alors déjà le sien, c'est parce qu'il est tendu constitutivement, en tant que prospectif-rétrospectif, entre le "déjà" et le "plus tard" de sa propre manifestation, qu'il se précède en quelque sorte lui-même » (2008, p. 176).

- 41 Ce raisonnement, explique l'auteur, ne signifie pas que l'évènement se précède à lui-même dans le temps (ce qui serait rigoureusement impossible à justifier) ; « il se précède au sens où c'est le temps, lui-même, qui en procède, c'est-à-dire où le temps n'a sa source qu'en lui » (p. 176). C'est dans l'écart qui s'opère entre *le surgissement* et *l'apparition de cette évidence* que se conçoit l'évènement et qu'il peut être appréhendé comme tel, en tant que la manifestation d'une présence à soi dans le présent vivant (Derrida, 1967) mettant en demeure L'être « de comprendre autrement son passé conformément au sens nouveau qu'il fait surgir. En réaménageant le possible, il renferme des possibilités anciennes et, par là même, il les *révèle* » (Romano, 2008, p. 176).
- 42 En ce sens, la temporalisation de l'évènement place l'être humain devant l'épreuve de sa compréhension et de la réinterprétation des possibles qui se déploient à la faveur de l'évènement indépendamment de lui. Néanmoins, il échoie pour l'auteur de la portée sémantique liée à la texture même de l'évènement (l'imprévu), « une épreuve de vérité » se déroulant sous une perspective aléthique et critique, en ce qu'elle renvoie l'être humain à ses propres rapports à la vérité. Mais l'évidence immémoriale de l'évènement met également en exergue un travail de (re)construction du sens : un « travail biographique » (Delory-Momberger, 2009) visant à produire selon une logique, propre à chaque individu, une unité de sens entre ce qu'il était (l'histoire) et ce qu'il advient (le possible) à partir de conditions de vie individuelles et sociales.
- 43 En troisième lieu, l'évènement se manifeste à travers la « mise en sursis de son propre sens » (Romano, 2008, p. 179). Car l'évènement n'est évènement que s'il s'accomplit et trouve son prolongement dans une économie de sens et de relations sociales le faisant apparaître en propre comme le souverain de ses possibles.
- 44 En transcendant sa propre effectuation factuelle par la réserve de possibilités qu'il porte en soi, l'évènement ne s'annonce que selon le délai et la latence de ce qui ne se produit pas « une fois pour toutes » dans le présent datable du fait, mais n'acquiert le sens qui est (toujours déjà) le présent datable du fait, mais n'acquiert le sens qui est (toujours déjà) le sien qu'à la lumière de son futur » (2008, p. 179).
- 45 De ce point de vue, l'évènement trouve son destin dans les potentialités qui s'ouvrent avec lui et qui en révèle subséquemment sa teneur évènementiale (voire même épistémique), à savoir ce que veut dire tel ou autre évènement dans une vie singulière mais aussi dans une perspective collective.

3. Herméneutique de l'évènement relatif au contexte d'un groupe d'exilés dans les marges

3.1. *Carnet de terrain* - le jaillissement de l'évènement

- 46 Suite à son expulsion du squat d'habitation de la rue des Sorins, une partie du groupe d'exilés se retrouve dans la rue. Durant une période de 6 mois (de août 2010 à février 2011) les modalités de vie sont particulièrement rudes. L'expulsion d'un squat signifie se retrouver sans rien ou avec très peu de choses, car l'intervention de la police lors de ce type de mission se déploie souvent sans aucun ménagement pour les occupants qu'elle vient déloger. Aucun répit n'est accordé pour permettre aux personnes de rassembler leurs affaires, de sorte qu'il est fréquent qu'au traumatisme que peut représenter une action coercitive s'ajoute le drame de la perte de quelques rares possessions qu'ils auraient, voire de documents d'identité. L'absence de ressources et de travail redouble la difficulté à être en capacité de faire face à une pareille situation. L'épreuve est frontale et brutale. Le problème qui se pose est la survie dans des conditions de vie dégradée (physiquement, moralement, psychiquement). Comment subvenir à ses besoins les plus élémentaires sans ressources ? Comment maintenir le semblant d'une dignité ? Comment supporter les désillusions de l'exil ?
- 47 Une partie des hommes et des femmes qui sont là se débrouille avec les moyens que leur offre un emploi précaire payé « au noir ». D'autres s'organisent en tirant le meilleur parti possible du maigre rendement généré par de petites activités informelles qui leur permettent de subvenir à quelques besoins élémentaires, mais aussi d'apporter leur contribution à l'occasion d'achats alimentaires réalisés conjointement (riz, légumes, etc.). Toutefois, il n'est pas tant ici question de solidarité que d'une question de bon sens. Les manifestations organisées dans la rue obéissent à cette même logique : il faut agir collectivement pour résoudre un problème commun. La publicité d'un pareil *leitmotiv* (« régularisation de tous les sans-papiers », « un logement digne pour tous ») ne signifie pas que les acteurs restent à l'écart des opportunités individuelles. Loin s'en faut. Qui renoncerait en pareille situation à saisir la bonne occasion qui se présente à lui ? Au cours des semaines qui suivront l'expulsion du squat d'habitation de la rue des Sorins, de nombreuses personnes seraient parvenues, selon les dires de plusieurs membres du groupe des Sorins, à trouver une solution d'hébergement, sans doute moins éprouvante à bien des égards. Mais la présence de ce groupe au sein du square Voltaire ne va pas sans poser de problème pour les habitants vivant dans les environs immédiats. Expulsé de nouveau par la police, le groupe se retrouve contraint de partir à la quête d'un nouvel espace au début de l'hiver 2010. Le terrain de football du stade André Blin ne fournit pas de meilleures conditions de vie. Mais comment faire autrement ?
- 48 L'hiver apparaît difficilement supportable lorsque des représentants de la commune orientent ces compagnons d'infortune vers les bâtiments d'une ancienne ferronnerie désaffectée, située dans le nord-est de Montreuil. Cette bâtisse à l'abandon n'est absolument pas destinée à l'habitation, cependant celle-ci serait le seul (*non*) lieu suffisamment spacieux pour rassembler 192 personnes (à ce moment-là beaucoup ont déjà quitté le groupe). Les femmes et les enfants sont logés au sein de la commune dans des appartements qui appartiennent au Diocèse (il s'agit de logements dédiés initialement à l'accueil d'anciens détenus en réinsertion sociale).

- 49 Pour circonscrire l'évènement dans ce contexte, il convient d'abord d'explorer la manière dont il se donne en son mode originel, car le caractère de l'évènement dans sa dimension ontique est le *fait* – quelque chose d'imprévu se produit. L'analyse des occurrences ontiques de l'évènement constitue le point de départ d'une phénoménologie de l'évènement et vise à établir son mode originel de manifestation.
- 50 Plusieurs évènements semblent se dégager de ce contexte empirique : les deux expulsions successives subies par le groupe et l'ordonnance de mise à l'abris adoptée par la commune. Il est vrai que ces faits apparaissent d'une certaine manière sous le sceau de l'imprévu. Les expulsions sont prévisibles ; les occupants d'un squat ou d'un espace public peuvent s'y attendre mais sans jamais vraiment savoir quand la chose va se produire. Il s'agit en quelque sorte d'une « certitude négative » (Marion, 2010), nous sommes certains à l'instar de la mort que la chose va se produire, seulement nous en ignorons le moment et les circonstances. Toutefois, peut-on considérer ici que ces expulsions se manifestent sous le caractère de l'absolument nouveau ? Peut-on affirmer que celles-ci surviennent avec le caractère d'un commencement absolu ? Rien n'est moins sûr. Pour analyser le contexte, il convient ici de prendre en compte l'expérience de ces exilés pour remettre en perspective ce qui se joue pour eux et peut-être mieux saisir la nature de l'évènement dans sa phénoménalité propre. Partant du constat que beaucoup de ces personnes ont déjà été confrontées à d'autres situations d'expulsion et à des conditions de vie extrêmes durant leur parcours migratoire⁹ (en passant par l'Égypte, l'Espagne, l'Italie), nous pourrions être portés à penser que ce n'est pas l'expulsion qui donne à la chose son caractère d'évènement (de surgissement absolu) mais le contexte même depuis lequel il surgit, c'est-à-dire : la France. Les propos de Omar, Abdu, Oussemane (et beaucoup d'autres) mettent en lumière ce contrepoint, nous semble-t-il : « c'est la France le pays des droits de l'homme, comment ça se fait que ça se passe comme ça », « tu peux vivre ici comme un animal, comment c'est possible ? », ou encore de dire « tu peux crever ici par terre, personne ne sait qui tu es, qui va t'enterrer ? qui va prévenir ta famille ? » (carnet de terrain n° 2 – 2013). Autrement dit, l'imprévu n'est pas ici l'expulsion absolument prévisible mais le fait que cela puisse se produire en France. La rupture d'intelligibilité se donnerait à voir ici à travers l'écart qui se creuse entre le champ de représentations des acteurs au sujet de leurs illusions sur la France et les réalités concrètes auxquelles ils se trouvent être confrontés.
- 51 Les expulsions comme l'intervention de la ville semblent s'inscrire de ce fait dans la filiation d'une même ambiguïté : le non-accueil. C'est pourquoi nous suggérons dans ce contexte de renvoyer ici l'évènement à ce fait intramondain : l'entrée du groupe dans l'usine désaffectée. Cette proposition imprévue (imprévisible) se manifeste en effet sous le caractère de l'évènement : a) Nul ne s'attendait à ce qu'il se passe quelque chose de ce type (le surgissement). b) Nul ne s'attendait non plus à une intervention « positive » de la puissance publique (l'absolue nouveauté). c) Par ailleurs, l'évènement se donne ici comme puissance de possibilisation : ce qui n'était pas possible avant qu'il ne survienne trouve comme condition de possibilité l'effectuation de l'évènement lui-même avec lequel s'ouvre un nouveau champ des possibles.
- 52 Il convient de conserver à l'esprit toutefois que d'aucuns de ces exilés ne s'attendaient à investir un pareil endroit. L'ambiguïté est en ce sens toujours là ou bien – faut-il plutôt dire – déjà-là, c'est-à-dire au cœur de la détermination phénoménologique de

l'évènement dans son historicité comme dans sa portée sémantique. Cheminons vers ce potentiel dévoilement.

3.2. *Carnet de terrain* - l'évident d'une évidence mémorielle

- 53 Depuis le trottoir, les bâtiments de l'ancienne entreprise de ferronnerie se fondent dans le paysage d'un petit quartier résidentiel. N'importe qui pourrait passer devant sans même les remarquer. On entre dans cet espace par une petite cour intérieure jonchée de gravier. Sur la gauche se trouve un immense hangar en parpaing brut. Il n'y a pas de revêtement sur le sol qui se compose de terre battue et de gravier. Le toit est constitué quant à lui de plaques en taule. Ce lieu est froid et humide. La bâtisse devait probablement servir à stocker des matériaux en lien avec l'activité de ferronnerie de l'usine. Dans cet espace, une soixantaine d'exilés ont installé des couchages d'infortune séparés par des tissus suspendus à des fils à linges. La pénombre qui y règne contraint ses occupants à s'éclairer constamment avec un téléphone portable ou une lampe de poche. Les quelques ampoules de chantier placées au plafond ne suffisent pas à éclairer convenablement cet espace. À la droite de la cour d'entrée se trouve le bâtiment principal dans lequel logent tous les autres membres du groupe. Les deux premières pièces situées à l'entrée doivent mesurer 20 m² chacune. L'on peut deviner en levant les yeux sur ce qui reste des faux-plafonds qu'il s'agissait vraisemblablement de bureaux administratifs. Dans chacune de ces pièces sont installées neuf à dix personnes. Si la promiscuité des occupants et la saleté ambiante soulignent l'inconfort évident de cet espace, du petit mobilier de récupération (tables basses, lits superposés) contribue à en rehausser un peu l'aspect général. En face de ces deux salles, une cuisine collective a été créée dans la seule pièce carrelée du bâtiment. Dans le prolongement de ces différentes pièces se trouve une cour intérieure qui se donne à voir comme étant un lieu de vie commun à tous. Certains membres du groupe désignent cet espace comme étant le « salon », ils emploient aussi successivement les vocables de « ghetto » et de « foyer ». Dans cet espace du mobilier de récupération est à la disposition de tous (canapés, tables et chaises). Une mezzanine (fabriquée par des employés municipaux) surplombe cet espace dont le toit est resté partiellement détruit durant deux années avant que d'immenses bâches étanches soient fixées à environ 30 mètres au-dessus du sol. Avant la réalisation de ces travaux, les occupants de cette usine étaient inégalement exposés aux intempéries. C'est probablement les hommes installés dans le fond de ce bâtiment (dans le prolongement dudit « salon ») qui ont été le plus exposés au froid et à la pluie. Une centaine d'hommes vivent là répartis sur les deux niveaux de cette partie de l'usine. Sur le béton brut, dans les courants d'air et avec les cafards, chacun essaie de vivre en tentant de recréer un « chez-soi ».
- 54 Dans ce pis-aller s'élabore un monde quotidien possible (Bégout, 2005), c'est-à-dire un monde où les formes d'invivabilité sont reconverties par leur domestication en habitudes. Pour Bégout, le rapport pratique au monde s'arrime au jour le jour dans les habitudes, ce monde est silencieux car la vie quotidienne est tournée vers la rationalité pratique, affective et axiologique qui anime l'être-personne et engendre « (...) l'oubli de soi, l'oubli des opérations mentales et sociales qui l'ont institué comme tel et qui, insidieusement, se cachent dans leurs conséquences : les actes et les faits quotidiens » (2005, p. 69). Avec le surgissement de l'évènement la possibilisation de possibles trouve comme occurrences onctives des formes de recomposition sociale. La vie du groupe des Sorins s'organise autour d'un règlement interne voté collectivement. Dans le fond, ce

dernier s'adresse autant à ses membres qu'à ceux qui les observent (la Préfecture, la ville, les intervenants sociaux et les habitants). Le mode de vie sociale adopté par le groupe doit pouvoir rendre compte de sa capacité d'auto-gestion et délivrer l'attestation par-là même de sa capacité à rejoindre (de par leur mérite) le commun des vies ordinaires à la faveur d'une régularisation collective. Telle est « l'utopie pratique » (Ricœur, 1997) avec laquelle le groupe se meut vers ses réalisations.

- 55 Depuis son mode d'habiter dans ce non-lieu de l'exil, la vie du groupe s'inscrit dans le souci de s'unir au monde qui l'entoure. Les délégués du groupe vont ainsi rapidement inviter les habitants du quartier à venir à leur rencontre pour discuter, manger et/ou danser avec eux (des soirées dansantes sont organisées tous les vendredis soir pendant six ans). Dans les situations de vie quotidienne, le souci du collectif n'est pas réductible aux contingences qui les affectent et hypothèquent la viabilité de leur existence. Au-delà des sentiments d'humiliation qui constituent l'arrière-plan de l'expérience de la vie quotidienne, la médiatisation des subjectivités individuelles et collectives s'opèrent à travers le prisme de « la régularisation ». La réalisation de cette utopie, son effectivité en tant que possible, n'est pas réductible à la seule espérance de voir des années de galère s'évanouir avant de pouvoir s'accomplir enfin dans la réalisation de ses projets ; elle trouve aussi sa source dans un désir de justice sociale qui trouve son écho et sa portée sémantique dans les activités du groupe : les manifestations publiques, la participation à des cours de français langue étrangère (FLE) avec des enseignants bénévoles, la sollicitation régulière des élus locaux et du Préfet de la Seine-Saint-Denis, etc. Toutes ces actions s'inscrivent dans le prolongement de l'évènement qui les permettent en tant que possibles et orientent les subjectivités individuelles et collectives vers un horizon relativement flou, tout en révélant un « déjà-là » que l'intra-temporalité de l'évènement viendrait exalter.
- 56 Ainsi, l'évènement dans sa phénoménalité intra-temporelle se manifeste sous le trait de l'utopie pratique qui procède de lui et alimente l'imaginaire du groupe à partir de multiples variations subjectives à travers lesquelles chaque sujet peut se voir reconquérir sa dignité au gré des occurrences qui lui siéent le mieux. Le déjà-là qui promeut l'évènement en évidence mémorielle se révèle aussi, à notre sens, sous les appareils de l'ambiguïté signalée auparavant : les conditions de vie de ce groupe d'exilés n'ont pas connu d'évolution radicale depuis le surgissement de l'évènement duquel procède les possibilités sous-jacentes à leur être-là – ils vivent dans la même indigence.
- 57 De ce point de vue, l'herméneutique de l'évènement dans sa dimension intra-temporelle nous montre que l'évènement n'est pas tant l'entrée ou l'installation (et les activités qui en découlent) du groupe des Sorins dans cette usine désaffectée, que la facticité d'une situation qui met en lumière la portée sémantique et phénoménologique de l'évènement en tant que « déjà-là ».

3.3. L'évènement en sursis de son propre sens

- 58 Dans sa troisième détermination phénoménologique, la teneur événementiale de l'évènement se rapporte à sa caractéristique temporalisante et transcendante, ce qui signifie que la signification de l'évènement déborde le seul périmètre de son surgissement. Il convient en ce sens de prendre compte que :

« L'évènement transcende sa propre effectuation comme fait et apparaît irréductible à son propre contexte. Inexplicable à partir de possibilités préalablement données à l'intérieur du monde qui rendraient compte de son

surgissement, il apporte avec soi l'horizon de possibilités interprétatives à la lumière duquel son sens même se dessine et se décide » (Romano, 2008, p. 162).

- 59 Pour mettre en lumière la teneur événementiale de l'évènement dans sa perspective temporelle et transcendante, il nous semble nécessaire de réaliser un petit détour herméneutique afin de d'élargir notre approche de l'évènement depuis sa portée sémantique notamment. La démarche consiste ici à étudier l'inférence de la langue sociale dans son rapport à l'évènement, en abordant l'évènement cette fois dans une perspective heuristique et biographique.
- 60 Cette approche présuppose que la discordance des conditions matérielles et sociales liées à la viabilité des existences trouve en partie son fondement dans une « grammaire de la normalité » (Le Blanc, 2010). La grammaire de la normalité est un modèle hégémonique d'énoncés visant à décrire le monde et à le faire exister d'une certaine façon. Suivant ce point de vue, pour Ricœur (1986) et Delory-Momberger (2009), l'expérience du monde social est une expérience herméneutique, au sens où elle renvoie les individus à des modes d'interprétation du monde et de leur existence à travers lesquels les discours, la narration et les textes occupent une fonction essentielle. Ricœur estime que le Texte, en tant qu'il est le lieu et la condition même du langage, constitue les soubassements de l'expérience humaine et enveloppe cette dernière par-delà les langages. Cette conception philosophique de l'herméneutique consiste à aborder l'ensemble de l'activité humaine comme étant le fruit d'activités d'interprétation et de modes du comprendre. (Une approche épistémologique de la compréhension humaine et de l'agir renvoie en ce sens nécessairement, pour Ricœur (1986), à un paradigme du texte, c'est-à-dire un *monde du texte* à partir duquel la compréhension de soi et du monde émerge, s'invente et se reconfigure.)
- 61 Dans cette perspective, si aux structures de Textes qui encadrent et guident le faire social correspondent des structures de sens qui s'agrègent à l'ordre symbolique qui régit le système de relations sociales et les hiérarchisent, cela signifierait que le monde social est essentiellement manière de le décrire et d'en faire l'expérience.
- 62 Pour Rancière (2000), les pratiques de mises en discours procèdent du découpage de l'expérience commune que les hommes font du monde, et avec ce découpage se pose le problème du régime général de la communauté, c'est-à-dire les manières d'être et de faire qui se traduisent en termes de communauté et d'exclusion ; ce problème s'inscrit dans le cadre plus général d'un partage du sensible où l'enjeu de la communauté consiste en une lutte pour déterminer ce qui est commun et en partage. L'invention des normes sociales qui déterminent les limites de la communauté, comme les trajets de son expérience sensible, indiquent, en même temps, où se situe la ligne de partage entre le commun, le singulier, et l'exception. Ces normes prennent la forme de règles implicites et explicites, de représentations de manières de faire et d'être, et en définitive de lois.
- 63 En ce sens, l'usage de vocables tels que « l'étranger », « le réfugié », le « sans papiers », etc., n'ouvre pas tant la possibilité de dire le monde (le décrire tel qu'il est) qu'à une volonté de dire quelque chose à propos d'un rapport au monde avec lequel s'accordent des univers sémantiques et symboliques qui peuvent contribuer à l'émergence de régimes d'exception. Ainsi, « la 'chose' extraterritoriale [l'étranger] n'a pas de définition intrinsèque, seule une décision juridique ou rhétorique la fait exister par la parole ou le décret ad hoc et pour un temps donné, donc par une règle d'exception » (Agier, 2011, p. 22). De sorte que les empêchements et les inconvénients sur lesquelles

butent ce groupe d'exilés, les possibilités concrètes de faire œuvre de sa vie, s'originent en fait dans un plasma de discours et de mots.

4. Des assignations d'une grammaire de normalité au brouillage de ses frontières symboliques

- 64 La grammaire de la normalité s'impose comme régime légitime et exclusif : elle est sans égard pour les modes de vie qui se déploient en dehors des normes culturelles qui l'ont produites (Le Blanc, 2010), en outre l'hégémonie culturelle de la normalité révoque et détruit, sur un plan linguistique et sociologique, la viabilité des vies humaines qui se déploient au-delà des limites définies par sa contexture : les normes, les injonctions et les prescriptions sociales qu'elle impose au jeu social ont ainsi comme conséquence d'instituer des « régimes d'invisibilisation » (Le Blanc, 2009), qui empêchent certains sujets de faire œuvre de leur vie. Pour Le Blanc,
- « si la visibilité sociale se nourrit de la possibilité d'être reconnu dans ce que nous faisons, l'invisibilité sociale répond, plus encore que d'un déni de reconnaissance, d'un déni de perception de l'agir d'un sujet ainsi potentiellement renvoyé dans la folie, c'est-à-dire dans l'absence d'œuvre'. [...] Ne pas pouvoir faire œuvre indique alors tout un trajet négatif dont la subalternité, la précarité et l'exclusion sont les trois formes qui ne cessent de s'ouvrir l'une à l'autre et de creuser ainsi les conditions de l'invisibilité sociale » (2009., p. 33).
- 65 Dans la perspective de l'exil, ce régime d'invisibilisation est amorcé et légitimé par le recours au stigmate de l'étranger, ce qui précipite tout un corollaire de stéréotypes et d'idées préconçues sans cesse renouvelés : le terrorisme ; l'insécurité ; la ruine de l'Etat et de l'identité de la nation ; la quête d'avantages sociaux et la conquête de l'emploi, etc. Dans le fond, pour Sayad (2006), l'indésirabilité de l'étranger se fixe dans l'idée que sa présence est foncièrement illégitime et cela quand bien même il devient un immigré par l'acquisition d'un titre de séjour ou français par l'acquisition de la nationalité française.
- 66 Ces manières de concevoir l'étranger sous la figure de l'indésirabilité (Agier, 2008) érigent l'immigration en problème politique (Blanchard, 2013) et tend à exprimer les rapports de pouvoir nord-sud (Sayad, 1981). Ainsi, sur la scène politique locale, l'indésirabilité de l'autre trouve en creux sa fonction sociale dans la légitimation d'une esthétique de la normalité dont se réclament les autochtones d'une communauté humaine. Cette grammaire de la normalité peut s'enserrer dans des registres de discours xénophobes et produire des normes identitaires découlant de l'essentialisation des personnes et la fabrique des a-normaux et de leurs régimes d'exclusion. En conséquence, cette construction abstraite et culturelle de la normalité met en exergue des rapports de force et de pouvoir au sein du monde social dans lequel s'effectue un « tri » des personnes (Delphy, 2008). Les personnes jugées indésirables par des entrepreneurs de morale (Becker, 1963), qui revendiquent de savoir où se situe la frontière des bonnes manières d'être et de faire (Rancière, 2000), se retrouvent ainsi prises dans les rets des stéréotypes qui justifient leur éviction des espaces publics (Fleury & Froment-Meurice, 2014) et des activités créatrices de la reconnaissance sociale (Le Blanc, 2009). Cette précarisation des sujets déshumanisés du fait de leur invisibilité sociale défait le quotidien d'une vie et met vitalement à l'épreuve la vie des personnes. Or, si « la précarisation fragilise une vie (...) en la privant de ses assises matérielles, pragmatiques ou symboliques » (Le Blanc, 2006, p. 103), elle se caractérise

également par une inscription flottante des subalternes dans le jeu social à travers « une situation d'attachement paradoxal aux normes sociales qui sont à l'origine de la précarité » (Le Blanc, 2006, pp. 121-122). Comme nous l'avons vu plus haut, le groupe des Sorins déploie dans une sorte de perspective ostensive de nombreux modes d'habiter de ce non-lieu de l'exil que l'on pourrait concevoir, à notre sens, comme étant de possibles figures de l'attachement à la norme sociale et du désir de s'y inscrire en rejoignant le commun des vies ordinaires.

- 67 En somme, le sentiment d'indésirabilité sociale suscité par le stigmate de l'étranger fragilise la viabilité des vies humaines qui sont alors devenues invisibles, car « le stigmate a rongé l'identité du précaire au point que celui-ci est désormais sans autre identité que le stigmate qui le caractérise » (Le Blanc, 2006, p. 115) comme un être « sans-part » (Rancière, 2000) et finalement *sans-droit*. Pour autant, les personnes victimes de relégation sociale continuent à se percevoir comme des 'sujets normaux' « (...) au point que l'épreuve de la disqualification est vécue à la fois comme une épreuve sociale et comme une épreuve morale » (Le Blanc, 2006, p. 116). Épreuve qui, sur un plan collectif et individuel, oblige les sujets à réinventer les figurations propres d'un soi qu'ils puissent comprendre et se réapproprier dans une biographie tout comme dans leur agir social (Delory-Momberger, 2009). Cependant, comment comprendre le sens de l'évènement dans ce contexte ? Quelle compréhension peut-on avoir de cette situation sociale qui perdure depuis dix ans ? Quel en est l'horizon aléthique – qu'est-ce qui peut être énoncé sous l'égide du plausible et du vraisemblable ? Quelle est la vérité de cet évènement ?
- 68 Le rapprochement proposé ici entre l'évènement et la langue sociale vise à souligner le rapport fictionnel de l'être humain à son existence, car la grammaire de la normalité exerce au travers de ses énoncées une puissance performative, au sens où le dire (le texte) oriente les attitudes et les conduites sociales (Austin, 1970). De sorte que dans une communauté humaine la normalité constitue, d'une part, une base de critères et d'indices qui sera plus ou moins bien interprétée (Schütz, 1987) et promeut, d'autre part, des figures de l'ordinaire auxquelles viennent s'affilier les individus.
- 69 Le langage coopère à la fabrique d'une vision, d'une approche (épistémique) de la question sociale. De ce fait, les nombreux efforts de ce groupe d'exilés ne témoignent pas tant d'une discordance entre leurs objectifs et leurs conditions de vies que d'un hiatus entre leur approche sensible du problème (« voyez de quoi nous sommes capables, nous sommes comme vous ») le mode de réception sociale qui s'applique à la lecture de leur situation. Cette problématique sous-jacente de l'évènement – la présence de ce groupe d'exilés installés dans des conditions de vie déshumanisante depuis dix ans – constitue semble-t-il le revers de sa signification. Il ne s'agit pas tant d'un sens caché que du surgissement du sens en sursis en tant qu'il se tourne vers ce qu'il advient en tant qu'advenant (Romano, 2018). Suivant l'approche adoptée dans cette herméneutique événementiale, la portée connotative du sens sous lequel se manifeste l'évènement apparaît sous le caractère de l'anamorphose du mode de représenter de l'ordre social, ou à tout du moins de sa transformation. Car le surgissement de l'évènement, quand bien même l'on aurait pu être porté à le croire (ce fût le cas des exilés et de leurs proches) n'introduit pas avec lui la possibilité de rejoindre le commun des vies ordinaires ou son impossibilité, mais la présentification d'un régime de précarité sociale que les sociétés dites modernes ont agrégé à elle-même et sembleraient tenir pour « ordinaire ».

- 70 L'évènement attesterait en quelque sorte de la caducité de la norme sociale en intégrant ce qui la définit en creux comme une alternative à elle-même. Autrement dit, l'évènement tend à mettre en lumière un rapport ambiguë entre la vie sociale et les mécanismes de sa ruine (la mort sociale) en tant que ceux-ci se donneraient à voir comme des modalités possibles de déploiement de la première, selon une logique consistant à amalgamer ces figures antinomiques de la vie sociale dans une nouvelle figure de la normalité. En ce sens, l'évènement ne révèle pas tant une impossibilité du vivre dans ce non-lieu de l'exil qu'un régime du vivre dans les marges qui pourrait être tenu pour un « ordinaire » acceptable. Le sens transcendantal de l'évènement déborde ici de sa référence et de son ancrage originel dans l'expérience de ces exilés et nous renvoie à la condition biographique des individus dans la modernité avancée (Delory-Momberger, 2009).

Conclusion

- 71 L'analyse phénoménologique de l'évènement nous montre qu'il se manifeste sous le caractère d'un provisoire qui dure et qui ne semble abriter en son sein aucune certitude. La rupture d'intelligibilité induite par l'évènement est redoublée par l'ambiguïté de la posture de l'Etat. Ce groupe d'exilés pourrait être expulsé à tout moment de ce non-lieu ou encore chacun de ses membres pourraient faire l'objet d'une mesure d'éloignement ; cependant, il en va autrement. L'interprétation subjective des acteurs concernés paraît en ce sens légitime : chacun est en droit d'espérer qu'il pourra vivre réellement la vie à laquelle il aspire. Cette interprétation de l'évènement originel (la mesure provisoire de mise à l'abris provisoire) est génératrice d'espoir et de nouvelles formes de recomposition sociale. La structure générale de l'extra-quotidien (qui dans sa facticité apparaît comme la normalité quotidienne) prescrit des modes d'agir depuis les marges qui témoignent de la volonté des exilés de rejoindre un certain ordre de la normalité et en même temps de son impossibilité concrète et immédiate à l'atteindre. Pourquoi les choses se passent-elles ainsi ? Combien de temps faudra-t-il attendre pour que la situation se transforme radicalement ? En vue de saisir le sens en sursis de cet évènement, nous avons fait le choix d'opérer une médiatisation de l'évènement par le biais d'un détour herméneutique afin de saisir la caractéristique temporalisante et transcendantale de l'évènement.
- 72 Parce que les caractéristiques liées à la précarisation des vies humaines sont irréductibles à la condition de l'étranger, la situation sociale de ce groupe d'exilés peut nous conduire à nous interroger plus largement sur le statut de l'expérience sensible dans les sociétés humaines indépendamment des propriétés sociales des individus. Dans le prolongement de cette idée, cette herméneutique de l'évènement axée sur la vérité qu'il tient lui-même en réserve viendrait également questionner les propriétés épistémiques des langages qui président à nos manières de dire et de faire le monde, en tant qu'ils participent de notre éducation : de notre manière d'être attentif aux choses et aux autres, de notre manière d'être liée à la vie (Ingold, 2018). L'enjeu pour les sciences de l'éducation apparaît ici à partir du problème de la responsabilité et de la solidarité dans une communauté de destin (Morin, 2000). L'herméneutique de l'évènement débouche en ce sens sur la mise en lumière d'un ordre social et politique où l'expérience sensible des personnes ne constitue pas nécessairement une base de réflexion critique quant à ses modes de développement. De ce point de vue, l'éducation

prend comme objet la construction d'un rapport critique vis-à-vis des choix opérés par un sujet pour élaborer une certaine compréhension du monde et de la relation à autrui. Nous retrouvons par-là même l'enjeu de la sollicitude en tant que l'être se préoccupe de l'existence de l'autre et de son pouvoir-être existentiel (Heidegger, 1927).

- 73 Dans Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur, Edgar Morin (2000) préconise d'« enseigner la condition humaine » en tenant compte de cette dimension anthropologique et fondamentale : « tout développement vraiment humain signifie développement conjoint des autonomies individuelles, des participations communautaires et du sentiment d'appartenance à l'espèce humaine » (2000, p. 65). Cette perspective d'approche en éducation tendrait à porter à l'attention de tous à chacun les conditions de développement humain et social de ses contemporains. Cette perspective d'approche ne permettrait-elle pas de réintroduire du politique et du sensible en éducation ? Ou encore, de prendre au sérieux le caractère structurant du social et de la culture en regard de la condition biographique qui en procède comme « manière de voir » et de « sentir le monde » afin d'opérer un déplacement du paradigme de la transmission en éducation vers celui de l'ouverture, de la compréhension et de la générosité tel que semble le suggérer Ingold (2018). L'attention portée à la manière dont les autres font l'expérience du monde serait une démarche d'éducation, voire peut-être même son horizon ?

BIBLIOGRAPHIE

Agier, M. (2008). *Gérer les indésirables : des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*. Paris Ed : Flammarion.

Agier, M. (2011). *Le couloir des exilés*. Bellecombe-en-Bauges Ed : du Croquant.

Agier, M. (2013). Le campement urbain comme hétérotopie et comme refuge. Vers un paysage mondial des espaces précaires, *Brésil(s) sciences humaines et sociales*, 11-28.

Agier, M. (2017). *Anthropologie de la ville*. Paris Ed : Presse Universitaire de France.

Augé, M. (1992). *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil.

Austin, J.-L. (1970). *Quand dire, c'est faire*. Paris : Le Seuil.

Becker, H.- S. (1963). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris Ed : Editions Métailié.

Bégout, B. (2005). *La découverte du quotidien*. Paris : Allia.

Blanchard, E. (2013). Les "indésirables". Passé et présent d'une catégorie d'action publique. *GISTI Figures de l'étranger. Quelles représentations pour quelles politiques ?*, pp. 16-26.

Blin, T. (2010). *L'invention des sans-papiers*. Paris Ed : Presse Universitaire de France.

Bouillon, F. (2003). Des migrants et des squats : précarités et résistances aux marges de la ville. *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 19(2), 3-3. <https://doi.org/10.4000/remi.440>

- Bouillon, F. (2011). *Le squat : problème social ou lieu d'émancipation ?* Paris Ed : Rue d'Ulm.
- Bouillon, F., Fresia, M & Tallio, V. (2006). *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie.* Paris Ed : Centre d'études africaines, EHESS.
- Bouillon, F. (2009). *Les mondes du squat.* Paris Ed : Presses Universitaires de France
- Bourgoing, N. (2013). *La révolution sécuritaire (1976-2012).* Nîmes : Champ social.
- Charlot, B. (2008). La recherche en Education entre savoirs, politiques et pratiques : spécificité et défis d'un champ de savoir. *Recherches et Education*, 1, 2^{ème} semestre, pp. 155-174.
- Delory-Momberger, C. (2009). *La condition biographique. Essais sur le récit de soi dans la modernité avancée.* Paris : Téraèdre.
- Delphy, C. (2008). *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?* Paris : La Fabrique.
- Derrida, J. ([1967] 1993). *La voix et le phénomène.* Paris: PUF.
- Douglas, M. (1966), *Purity and danger. An analysis of the concepts of pollution and taboo*, Londres & New York, Routledge.
- Fleury, C & Froment-Meurice, M. (2014). Embellir et dissuader : les politiques d'espace public à Paris. In A. Da Cunha & S. Guinand (dir.), *Qualité urbaine, justice spatiale et projet*, (p. 67-79). (Dir.), Paris Ed : Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Gabrielli, L. (2007). Les enjeux de la sécurisation de la question migratoire dans les relations de l'Union européenne avec l'Afrique : Un essai d'analyse. *Politique européenne*, 22(2), 149-173. <https://doi.org/10.3917/poeu.022.0149>
- Gadras, M. (2019). Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique. In Ch Delory-Momberger (dir). *Herméneutique de la parole.* Paris, France : Érès. pp. 224-228.
- Gadras, M. (2018). De l'expérience de vie à la mise en forme du vécu : Que peut nous apprendre une herméneutique de la parole ?, *Revista Brasileira de Pesquisa (Auto)biográfica*, dossier thématique *Migrations, recherche biographique et (auto) biographique*, 3, n° 7, pp. 80-90.
- Gadras, M. (2017). « *Le présent vécu comme processus de formation du sujet anthropologique : une herméneutique de la parole en condition de migration précaire* ». Thèse de doctorat en sciences de l'éducation. Université Sorbonne Paris Nord.
- Heidegger, M. (1927). *Être et Temps.* Paris Ed: Gallimard.
- Ingold, T. (2018). *L'anthropologie comme éducation.* Rennes Ed : Presse Universitaire de Rennes.
- Le Blanc, G. (2006). La pensée de la fragilité, « La pensée Ricœur ». *Esprit*, n° 323, mars-avril, 249-264.
- Le Blanc, G. (2007). *Vies ordinaires, Vies précaires.* Paris : Seuil.
- Le Blanc, G. (2009). *L'invisibilité sociale.* Paris Ed : Presses Universitaires de France.
- Le Blanc, G. (2010). *Dedans, dehors. La condition d'étranger.* Paris Ed : Seuil.
- Heidegger, M. ([1950 ; 1957 ; 1959] 2014). *Acheminement vers la parole.* Paris : Gallimard. Heidegger, M. (1927). *Être et Temps.* Paris : Gallimard.
- Honneth, A. (2006). *La Société du mépris.* Paris Ed : La Découverte.
- Lessault, D. & Beauchemin, C. (2009). Ni invasion, ni exode. Regards statistiques sur les migrations d'Afrique subsaharienne. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 25/1, 163-194.
- Lewin K. (1948). *Resolving Social Conflicts*, edited by G.Weiss-Lewin, New York, Harper.

- Macherey, P. (1995). *Introduction à l'éthique de Spinoza*. Paris : PUF.
- Morin, E. (1972). Le retour de l'évènement. Numéro thématique *L'évènement*. Communications, n° 18, 6-20
- Morin, E. (2000). *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris Ed : Seuil.
- Marion, J.-L. (2010). *Certitudes négatives*. Paris : Ed. Figures Grasset
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Les terrains de l'enquête*, 1/1995, pp. 71-109. DOI : 10.4000/enquête.263
- Prestini, M. (2006). La notion d'évènement dans différents champs disciplinaires. *Pensée plurielle*, n° 13(3), 21-29. <https://doi.org/10.3917/pp.013.0021>
- Ricoeur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Paris : Folio Essais.
- Rancière, J. (2000). *Le partage du sensible*. Esthétique et politique. Paris : La Fabrique.
- Ricoeur, P. (2013). *Cinq études herméneutiques*. Genève : Labor et Fides.
- Ricoeur, P. (1997). *L'idéologie et l'utopie*. Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris Ed : Seuil.
- Ricoeur, P. (1992). Le retour de l'Évènement. In : *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 104, n° 1, 29-35
- Ricoeur, P. (1975). *La métaphore vive*. Paris : Seuil.
- Romano, C. (2018). *L'évènement et le temps*. Paris : Presse Universitaire de France.
- Sayad, A. (2006). *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. Paris : Raisons d'agir
- Sayad, A. (1981). Le Phénomène migratoire : une relation de domination. *Annuaire de l'Afrique du Nord*, 365-406.
- Schmitz, J. (2008). Migrants ouest-africains vers l'Europe : historicité et espace moraux. *Politique africaine*, 109(1), 5-15. <https://doi.org/10.3917/polaf.109.0005>
- Schütz, A. (1987). *L'Étranger. Essai de psychologie sociale*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Tanabe, Y. (2019). « Résistance épistémique des actrices et acteurs (descendant-e-s) de l'immigration postcoloniale : Mémoire, subjectivité, sagesse ». *Thèse de doctorat en sociologie*. Université Sorbonne Paris Nord.
- Thouard, D. (2011). *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*. Trad. P. de Lara, (pp. 137-174 et 187-194). Paris : Vrin.

NOTES

1. Pour l'anthropologue Marc Augé, le non-lieu est « un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique » (Augé, 1992, p. 100). Le lieu anthropologique étant la définition symétriquement opposée de cette assertion.
2. Les quelques femmes et enfants, également d'origine africaine, qui partageaient jusqu'alors leurs conditions de vie précaire dans l'espace public sont orientés vers des logements sociaux ou vers un foyer d'hébergement rattaché au diocèse de Saint-Denis.

3. Nous faisons ici référence à la notion de groupe dans une perspective psychosociale (Lewin, 1948), c'est-à-dire en tant qu'il est un objet de « croyance » depuis lequel s'opèrent des logiques de socialisation et d'action. Pour Lewin, le groupe constitue en ce sens une entité psychosociale se rapportant à une réalité sociologique effective ; il renvoie à des rapports d'interdépendance ; ses membres ont en outre une raison d'être et de rester ensemble.
4. En anthropologie, la notion de marge renvoie aux existences sociales qui ne sont ni « dedans » ni complètement « en dehors » des communautés sociales et de la société de référence (Douglas, 1966). Autrement dit, la « marge » tend à signaler les situations d'existence sociale qui se réalisent aux confins des cadres symboliques et/ou normatifs à travers lesquels les membres d'une société humaine reconnaissent majoritairement leurs cultures et leurs modes de vie. De ce point de vue, la notion de « marge » est mobilisée en anthropologie aux fins d'étudier, entre autres, ce qu'une société à « rejeter » par-delà elle-même (Agier, 2017).
5. Thouard citant Taylor (1997), 2011, p. 107.
6. Le carnet de terrain est un outil professionnel de base pour l'anthropologue (Olivier De Sardan, 1995) ; ce dernier sert à organiser la trace, la description, le souvenir des interactions observées sur le terrain. Il permet de renouer avec les impressions sensibles qui rendent un terrain « familier » et de s'en distancier.
7. Nous concevons ici l'éducation comme un domaine pratique de la politique (Charlot, 2008), au sens où l'éducation constitue une matrice de (re)production de l'ordre social et tend à constituer l'angle mort de ses manifestations tangibles.
8. Pour Delory-Momberger (2009), la notion de travail biographique consiste chez l'être humain en une activité interprétante visant à faire signifier de nouvelles expériences de vie en les intégrant dans la perspective plus large de son histoire singulière.
9. Le parcours migratoire de certains interviewés s'étend sur huit années depuis leur pays d'origine jusqu'à la France.

RÉSUMÉS

Cet article examine à l'aune du concept d'évènement les dynamiques de sens et d'action qui entourent les conditions de vie d'un collectif composés de 163 exilés dits « sans-papiers ». Installés depuis dix ans dans une usine désaffectée, leur situation semble figée. Notre objet est la question du sens et l'enjeu qui l'accompagne consiste à tenter de saisir ce que donne à voir le sens d'un évènement et la portée de ses implications sensibles en éducation – comment se construit l'attention à l'autre et à la question sociale ? Prenant appui sur l'approche théorique de Romano (2018) dans *l'évènement et le temps*, l'analyse des évènements intra-mondains, qui traversent et structurent les expériences individuelles et collectives de ces exilés, débouche sur une « herméneutique évènementiale » tendant à rendre compte d'un renversement de l'ordre de sens. L'essentiel des données mobilisées pour cette étude ont été collectées à partir de méthodes inductives (entretiens ethnographiques, observations) à l'occasion de notre recherche doctorale (2012-2017) sur ce terrain d'enquête.

This paper examines the dynamics of meaning and action surrounding the living conditions of a group of 163 exiled people known as "sans-papiers" (undocumented migrants) using the concept of event. They have been living for ten years in an abandoned factory, where they are frozen. Our focus is on the question of meaning, and the challenge that goes along with it is to try to grasp

what the meaning of this event and the scope of its sensitive implications for Education - how is consideration of the other and the social question constructed? Drawing from Romano's (2018) theoretical approach in his book « *l'évènement et le temps* », the analysis of the *intra-mondain* events, which intersect and structure the individual and collective experiences of these exiled people, leads to an "event hermeneutics" that tends to account for a turning point in the order of meaning. All the data mobilized for this study were collected using inductive approaches (ethnographic interviews, field observations) during our doctoral research (2012-2017) on this field of investigation.

INDEX

Keywords : event, migration, hermeneutics, sensitivity, education

Mots-clés : évènement, migration, herméneutique, sensible, éducation

AUTEUR

MIKE GADRAS

Chercheur au centre de recherche EXPERICE